cion, ajoutent-ils, dans son exercice & dans sa fin, n'a rien d'absolument vicieux; les risques qu'elle entraîne sont infiniment moindres que ceux dont elle garantit: elle rentre donc dans la classe des remèdes & des préservatifs les plus salubres.

L'adversaire des inoculateurs leur fait à ces raisons la réplique suivante. 1°. L'inoculation est une pratique toujours dangereuse & quelquefois meurtrière. Or, à une personne qui est en bonne santé, & dont il est incertain si jamais elle sera attaquée de cette maladie, il n'est jamais permis d'administrer, ni d'user de ces préservatifs qui sont toujours dangereux & quelquefois meurtriers, &c. 2°. Le risque qu'on court dans l'inoculation est un risque où l'on s'expose volontairement & sans aucun motif raisonnable: c'est donc un risque défendu. Le risque d'avoir la petite vérole naturelle, est un risque commun & renfermé dans l'ordre actuel d'une Providence générale; on ne peut donc s'y soustraire: il vaut mieux courir cent risques innocens qu'un seul criminel; ce n'est pas le nombre des risques qu'il faut calculer, c'est leur nature qu'il faut peser; or, les risques de l'inoculation sont tels de leur nature qu'en s'y exposant, on devient coupable. Tel est le raisonnement de quelques Moralistes qui l'ont censuré comme une pratique illicite; c'est, disent-ils, exposer de propos délibéré des enfans ou des adultes à un mal que la Providence ne leur eut peut-être jamais envoyé: c'est donc contre l'ordre de la nature de tenter la Providence.

Mr. d'Alembert prétend qu'on s'est trop pressé pour fixer les probabilités de l'inoculation, & que ces calculs portent à faux, parce qu'on n'a